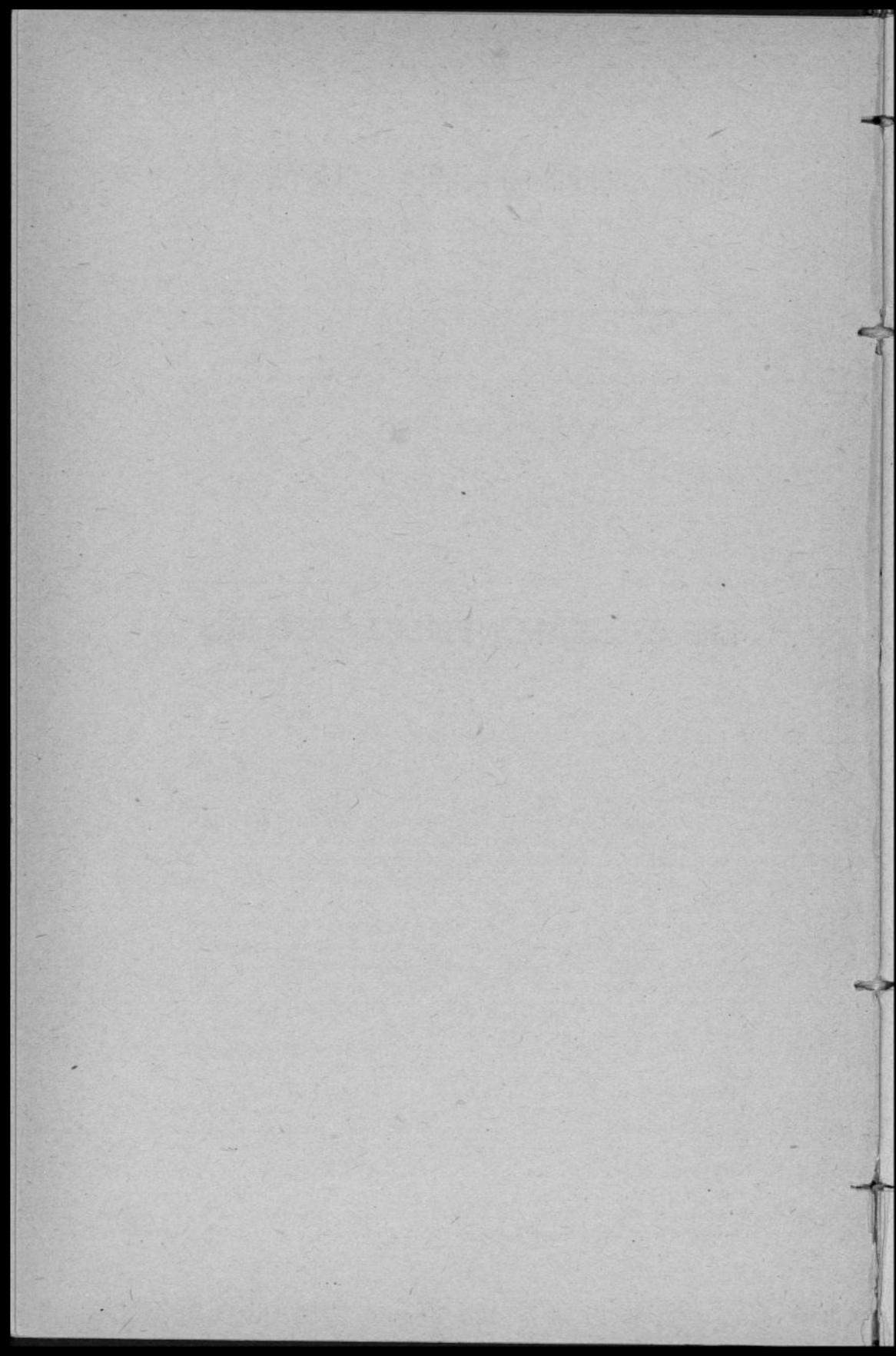


1938 — n° 6

folklore

aude



GROUPE AUDOIS D'ÉTUDES FOLKLORIQUES

FOLKLORE-AUDE

REVUE MENSUELLE

Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

AOUT 1938

SOMMAIRE

Les Schèmes Folkloriques	Abbé Paul Montagné
La dérastoulhado	Claudion Rogues
Quelques notes sur le costume traditionnel féminin au Pays Narbonnais.	A. M. Ponrouch Petit
Questionnaire sur la Géographie folklorique des Pays de l'Aude	L. Alibert
Folklore Préhistorique de l'Aude (suite)	
Sur le serpent	

LES SCHÈMES FOLKLORIQUES

Les considérations que nous livrons à nos lecteurs, sous un titre qui paraîtra quelque peu nouveau, et peut-être même prétentieux en matière folklorique, nous ont été suggérées par une remarque intéressante de M. Nelli, au cours d'une des séances hebdomadaires de notre Groupe d'Études.

Il est curieux d'observer la communauté d'attitudes kinésiques et de langage parlé, que met inconsciemment en jeu, dans les individus d'un même groupe régional populaire, ce que nous appellerions volontiers « leur entrée journalière dans les cadres sociaux de la vie collective ».

Et notre confrère illustre sa remarque par l'évocation particulière du comportement typique d'une bonne femme, qui monte dans un autobus, demande le ticket, le paye, et s'installe dans ce milieu itinérant.

Du point de vue folklorique, il est éminemment instructif de noter, dans la manière inconsciente d'agir et de dire de cette bonne femme, tout un ensemble d'attitudes et d'expressions, qui, sous une apparence toute individuelle, se retrouvent cependant identiques, pour le même fait social, chez les personnes de sa classe et de sa région. Or, c'est cette similitude de réactions que le folkloriste essaie de découvrir dans les multiples manifestations de sentir, de penser, d'agir et de réagir de la classe populaire d'une même contrée.

Et voilà pourquoi, nous avons été amené à penser que ces formes homogènes et traditionnelles d'adaptation extérieure à la vie collective, de la part des individus d'un même groupe régio-

nal populaire, sont commandées et façonnées par des dynamismes psychologiques, que nous avons appelés des « schèmes folkloriques ».

Survivances organiques que nous nous représentons comme des cadres expressifs, incrustés dans l'âme populaire d'une contrée, et dans la réalité dynamogénique desquels viennent se modeler et s'uniformiser les manières de penser et d'agir des individus qui l'habitent.

Envisagée sous cet aspect, la notion de « schème folklorique » apparaîtra déjà au lecteur moins abstraite et moins fantaisiste. Et pour qui en pénétrera le sens profond, le schème folklorique sera conçu comme l'analogue du schème ou de la loi scientifique, et représentera, par suite, ce que Rabelais aurait appelé « la substantifique moëlle » du fait brut folklorique. C'est d'ailleurs ainsi défini, qu'il peut être présenté comme l'objet propre de la science folklorique. Et c'est la connaissance de la nature positive de ce même objet, qui seule permettra la détermination de la méthode expérimentale, propre à une exploration et à une délimitation efficaces du vaste domaine folklorique « dont les frontières ne sont pas jusqu'ici bien nettement tracées ». (1).

L'esprit humain apparaît à qui sait l'observer, comme un riche réceptacle de formes homogènes et dynamiques de penser, de sentir, de juger et de fabriquer, dont les problèmes de l'origine et de la nature mettront aux prises, encore longtemps, les partisans de l'Empirisme et du Rationalisme.

La question de l'origine « des schèmes folkloriques » ne saurait soulever de telles polémiques, car ils sont, c'est incontestable, des créations spécifiques de l'expérience vitale d'une collectivité populaire déterminée, perpétuées par une tradition imprécise, et dont l'aspect est celui de survivances dynamogéniques, puisqu'en elles, comme dans des moules actifs, s'uniformisent le penser et le savoir faire du groupe qui en est l'héritier.

Quelles sont les caractéristiques du schème folklorique ? Celles même de son origine, c'est-à-dire celles des nécessités d'adaptation vitale du groupe régional, aux conditions de son milieu climatérique et culturel, aiguillées, ajouterons-nous, d'une part, par le besoin naturel d'animer et de diviniser les forces inconnues, et de l'autre, par celui de vivre et de mieux vivre. Et c'est pourquoi, le schème folklorique est, à la vérité, frère du schème scientifique, du schème sociologique proprement dit, et de leurs dérivés : schèmes ethnographique, archéologique, etc., mais frère qui ne s'est pas ennobli, et qui a gardé les traits frustrés de sa première origine.

Produit non de la raison discursive, mais bien plutôt de l'intuition, du sentiment, de l'intérêt irréfléchi, le schème folklorique tient, de ces forces créatrices, l'imprécision de son aspect, l'incoordonné de ses formules, la tonalité magique de son enseignement, le régionalisme et l'inconscient de son conformisme. Il est plutôt croyance que dogme, et sa valeur pragmatique

est celle d'un savoir-faire empirique et restreint, non celle d'une technique logique et universelle.

Aussi nous définissons le schème folklorique, une réalité psycho-sociale de nature imaginative, de tonalité magique et de portée empirique et principalement régionale, dont la fonction est celle d'un cadre psychique vivant, créé par l'expérience vitale, transmis par une tradition imprécise et restreinte, et dans les formes duquel viennent se façonner et s'uniformiser, d'une façon inconsciente, les besoins de penser et de fabriquer de l'âme populaire d'un pays déterminé. S'il est donc une science et une philosophie folkloriques, ce sont celles des schèmes folkloriques et non des faits folkloriques, qui en constituent cependant la matière brute et exploitable. Et c'est pourquoi, d'ailleurs, les schèmes folkloriques sont aussi nombreux que les classes de faits folkloriques eux-mêmes.

Sans vouloir en dresser ici la liste complète, le lecteur nous saura gré de lui en signaler quelques-uns. Ce sont ceux que traduisent, par exemple, l'art populaire et régional de bâtir et d'ordonner une maison, d'apprendre et d'exercer un métier, de tracer des routes, de fixer par des bornes leur entrecroisement, ou de rappeler aux passants, par des pierres symboliques, l'origine et les événements bénéfiques ou maléfiqes qui ont marqué l'histoire de leur inauguration; de construire « magiquement » les ponts qui enjambent les rivières, franchissent les précipices, rapprochent les montagnes.

Notons aussi ceux qu'illustrent les modes traditionnels et populaires de s'habiller, de s'entr'aider, de cultiver la terre, d'en séparer les lopins par des haies; les jurisprudences rudimentaires et religieuses du mien et du tien, les croyances superstitieuses et les rites à tonalité magique qui les traduisent; les réjouissances publiques, à caractère sacré ou profane, qui célèbrent les vertus d'un saint, les gloires d'un héros ou simplement le retour des saisons, les influences des astres ou les bienfaits de la terre. Ajoutons aussi toutes ces thérapeutiques à base théurgique et empirique, inventées pour contrarier des influences maléfiqes occultes; ces coutumes par lesquelles l'âme du peuple traduit sa dévotion aux morts, sa foi en leur survivance dans un au-delà, et en leur participation effective aux événements de la vie individuelle et sociale, et enfin ces formes typiques du parler régional qu'on appelle « proverbes », codes, semble-t-il, de la sagesse et du savoir-faire populaire, aussi bien que les contes et les chansons rythmées, où l'esprit de la foule, qui sent plutôt qu'il ne pense, trouve un dérivatif à l'uniformité, à la monotonie, aux contrariétés de l'existence, en créant des motifs de rire ou en personnifiant les travers et les ridicules du terroir.

Créés sous la pression des besoins divers de la vie individuelle et collective d'une région, les schèmes folkloriques, extraits de tous ces faits bruts folkloriques, deviennent, pour la science qui sait les définir, les traits distinctifs de la mentalité populaire de cette même région, à tel point, que l'aisance ou l'inhabileté

des individus à s'y adapter, pourraient servir à déterminer le degré de leur naturalisation régionale.

C'est à la recherche des schèmes folkloriques de l'âme populaire de notre terre d'Aude, que le Groupe Audois d'Études Folkloriques a déjà consacré utilement ses efforts, dans les analyses de ces faits folkloriques, parues dans notre bulletin mensuel sous les titres : Le folklore du serpent, les feux de joie dans l'Aude, la Ramado, la Bargado, les outils agricoles de l'Aude, contes populaires, folklore préhistorique de l'Aude, et dans les deux études : Comment recueillir les proverbes, portée psychologique et sociologique des proverbes des pays d'Aude.

Faire revivre et conserver nos traditions populaires audoises, tel est le but de notre Groupe folklorique. Cet amour du passé de notre petite patrie, cette vénération pieuse pour tout ce qui a été une expression de son âme, notre société voudrait, sinon les éveiller, du moins les grandir dans tous ceux qu'abrite notre belle région méditerranéenne et qui veulent se souvenir.

Tâche délicate et laborieuse, autant pour recueillir ce passé de l'âme populaire, que pour l'interpréter judicieusement et saisir ce que furent ses aspirations véritables, sa foi sincère, son amour profond, son effort tenace, le sens et le savoir-faire de toute son existence.

« Il n'y a de science, dit-on, que du général : *Non est scientia de individuo* ». Avec la même conviction, nous affirmons qu'il n'y a de science folklorique que celle des schèmes folkloriques, définissant les forces vives et homogènes de l'âme populaire régionale, dont les faits folkloriques sont l'expression sensible et suggestive.

Aussi, l'œuvre première et nécessaire à laquelle doit s'atteler une Société folklorique, c'est celle de la recherche de ces faits et de leur découverte sous l'écorce grossière qu'ils revêtent bien souvent. Car il n'est pas contestable, que dans l'effort de construction de toute science historique, l'heuristique est la discipline indispensable qui prépare et garantit la fécondité de la critique. Et voilà pourquoi, nous restons persuadé que tout groupe folklorique qui a conscience du but à atteindre, doit d'abord travailler activement à l'organisation d'un musée folklorique.

Il sera pour le public, qui cherche surtout la satisfaction de l'esthétique des yeux, un lieu de promenade historique éminemment attrayant. Le folkloriste, lui, en fera son atelier de travail, l'arsenal où il trouvera la matière fruste, mais authentique de ses analyses, et dont l'étude critique et l'interprétation scientifique lui permettront de faire de l'anthropologie régionale vraie et vivante, et de ressusciter ainsi l'âme populaire régionale sous les traits caractéristiques de toutes ses forces vives.

A repenser judicieusement l'histoire de l'humanité, il semble que l'homme primitif a tout d'abord songé à organiser son existence pour vivre et mieux vivre. De là, la formation progressive de techniques empiriques, acceptées par le clan, autant par conformisme social que par persuasion de leur efficacité.

Mais tandis que l'ensemble du groupe agit suivant ces techniques empiriques, et pense d'après les croyances théurgiques qui les étayent, à côté, une élite se libère, progressivement, pourrait-on dire, de ce comportement collectif, en créant des disciplines scientifiques édifiées sur des conceptions rationnelles.

Marchant côte à côte, ces manières de vivre et de penser devaient nécessairement s'influencer. Réciprocité d'influence si réelle, que, d'une part, la science comme les savants ne se sont jamais affranchis totalement de ce que nous appellerons « la mentalité magique primitive » et que de l'autre, la pensée et le savoir-faire populaire ont toujours manifesté quelque expérience scientifique.

Malgré tout, tandis que la science progressait méthodiquement, codifiant avec logique ses techniques, et rationalisant ses conceptions, la croyance populaire restait pénétrée de superstition, et sa pratique, fabriquée d'empirisme.

Franchissons les siècles, atteignons l'époque dont nous sommes et de là, jetons nos regards sur le passé de notre humanité, pour la voir penser et vivre, c'est-à-dire s'adapter progressivement aux exigences de son climat, de sa terre, de ses aspirations et du milieu régional qui se crée et évolue au hasard des circonstances.

Serait-il logique d'espérer connaître toute l'évolution de sa réalité complexe et diverse, et de retrouver toute son âme dans tel ou tel siècle, dans telle ou telle contrée, si l'on se bornait à interroger l'histoire de son élite, disons de sa pensée conceptuelle et scientifique ? Dans l'histoire de l'évolution de l'humanité, le fait scientifique nous apparaît un peu comme le fils de famille modeste, qui s'est ennobli grâce aux dons privilégiés de son intelligence et aux efforts soutenus de sa volonté. Dans ce milieu de conceptions rationnelles et de techniques méthodiques, où il est parvenu, n'est-il pas à craindre qu'il perde quelque peu souveraineté de l'état d'âme sentimental et empirique qui fut celui des premières phases de son existence ?

Le schème folklorique a gardé, lui, l'âme du foyer primitif; son parler, son penser, son agir ont encore la tonalité de la famille-souche; et à l'examiner de près, on le sent encore tout imprégné de la sève frustre qui vitalisa ses premiers efforts et façonna ses premières croyances. Et c'est pourquoi, l'étude du fait scientifique nous introduit et nous maintient dans le domaine « civilisé » de notre humanité, où règne et légifère la raison discursive, armée des techniques méthodiquement codifiées.

Celle du fait folklorique nous rapproche de ses premières origines; elle nous met en contact plus direct, plus vivant, avec son âme primitive et nous permet, par suite, une compréhension plus vraie de ses forces vives, toutes faites d'intuitions profondes, d'impressions complexes et servies par des sens étonnement délicats et pénétrants.

Fait scientifique, dirait Bergson, création du moi conceptuel et donc, largement conventionnel; schème folklorique, dirons-nous, réalité du moi fondamental et donc, proprement naturel.

Concluons qu'il existe une science et une philosophie folkloriques. Les faits folkloriques en sont la matière frustre, c'est-à-dire l'expression spontanée et sensible des habitudes de penser, de sentir, de juger et de fabriquer d'une collectivité régionale. Seuls les schèmes folkloriques en constitue l'objet véritable et consistant, parce que traduisant en une notion homogène, ce qu'il y a dans ces faits, de psychologie, de fonctionnel, de collectif, de durable et d'héréditaire. Ce sont ces réalités organiques qu'une tradition sans codes et sans formules, transmet fidèlement cependant, d'une génération à l'autre, et dans le dynamisme typique desquelles, comme dans des moules vivants, viennent se façonner et s'uniformiser les besoins de croire, d'espérer, de vivre et de mieux vivre des individus d'une même région.

Et c'est pourquoi, nous restons persuadé que l'œuvre d'une Société folklorique ne peut être féconde et contribuer efficacement, non seulement à la résurrection de l'histoire locale d'une région déterminée, mais aussi à celle de l'histoire nationale, que si au travail perspicace d'une heuristique judicieuse, faisant ample moisson de faits folkloriques cruciaux, elle joint l'effort d'une critique avertie, pour extraire de ces faits, « cette substantifié moëlle » que nous avons appelé « les schèmes folkloriques », et, au moyen desquels, le folkloriste qui aura de la science et du diagnostic fera revivre, dans sa vérité et dans sa beauté caractéristiques, l'âme populaire des régions de notre France.

Abbé Paul MONTAGNÉ.

Docteur ès lettres.

(1) Citation empruntée à la Préface par G. H. Rivière, Conservateur du Département et du Musée National des Arts et Traditions populaires, de l'ouvrage « **Définition du Folklore** » par André Varagnac, conservateur adjoint du Musée National des Arts et T. P.

Cette étude est à notre avis, la mise à point la plus claire et la plus complète de la notion du fait folklorique.

Analysé suivant une méthode avertie et judicieuse, ce fait nous est lumineusement présenté sous son aspect à la fois négatif et positif, et illustré par l'évocation ingénieuse et suggestive de quelques faits folkloriques typiques.

Aussi nous en conseillons la lecture attrayante et instructive à quiconque voudra se faire une idée exacte de ce qu'est le Folklore.

« Société d'éditions géographique, maritime et coloniale » — Rue Jacob, VI Ar., n° 17. Paris I 1938.

LA DERASTOULHADO

La darrièro garbo cargado e rajunido sul garbiè, me remembri que lou papeto, l'èl gaujous, se fretavo las mas ruscous coumo de pèl d'ameliè e la voutz tindarèlo, disiò : demà, lous pichots, aniren derastoulhà le campàs !

E malgrat la secado que pla de cops s'ensacavo juncos al priguond dal terraire, las sièis mulos enjougatados se'n anavoun lou matis a punto d'albo, a travès lou pèiral dal cami rascanhut vès lou rastoul ount la lausetò e la cuquilhado matinièros espigoulavoun lous gras esparpalhats demest lou rastoul roussenc.

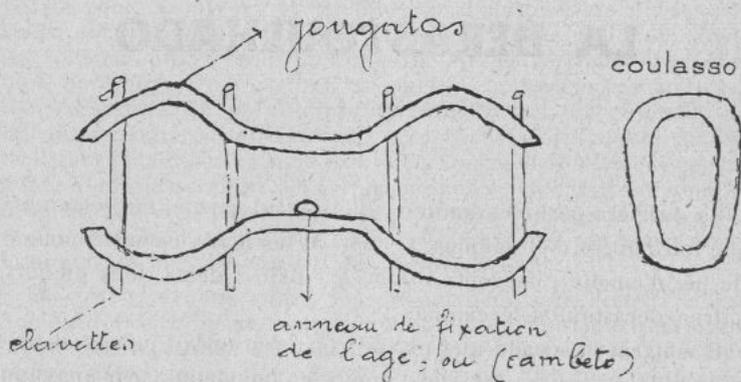
Aroudalats sul camp, lou papeto fasiò la mesuro de tèrro a laurà pèr cado bouiè; midavo doutze cambados. Cadun preniò sa plaço e lou pounhet assegurat sul margac de l'estevo, las tiros e lou rastelat dins la ma gauchò, l'èl puntat sus la marco afustado a la cresto dal camp, alandavo la prumièro rego. Lou que fasiò la rego la mai dreito e la mai lusento, èro desinnat per enregà lou camp. Las sièis mulos enjougatados, dos per dos, las espallos plantados dins lou crin sedous de las coulassos fasiòn crica la cambeto de garric, las cambos plegados per l'esforç. Mentre que la moussò reviravo las turros rouginousos, encapelados de brocas pounchudos que là dalho aviò escapitat.

Clodion ROGUES.

Salles-d'Aude.

Glossaire. — **Derastou, Chado,** déchaumage. — **Rajunido,** mise en place. — **Remembri,** je me souviens. — **Papeto,** grand-père. — **Gaujous,** joyeux. — **Ruscous,** rugueux. — **Tindarèlo,** éclatante. — **Terraire,** terre, terroir. — **Enjougatados,** mises sous le joug. — **Peiral,** macadam, sol pierreux. — **Rascanhut,** raboteux. — **Cuquilhado,** cochevis. — **Espigoulà,** glaner. — **Aroudalat,** qui a pris sa place. — **Midà,** mesurer. — **Estevo,** mancheron de la charrue. — **Tiros,** rênes. — **Rastelat,** aiguillon ou fouet muni d'un curoir pour la charrue. — **Alandà,** ouvrir. — **Enregà,** tracer le premier sillon. — **Cambeto,** age de la charrue.

Mouso, versoir de la charrue. — **Turro**, motte. — **Encapelat**, couvert. — **Broco**, tige. — **Dalho**, faux.



Les **jougattes** étaient deux bois durs, d'une épaisseur carrée de 10 à 12 cm., cintrés aux deux extrémités, et reposant parallèlement, sur deux colliers sans attelles, appelés : **coulassos**. Ces colliers bourrés de crin, et plus souvent de paille, étaient fermés; on les introduisait sur l'encolure de l'animal, en les engageant par la tête, par le cintre supérieur. Les jougattes unissaient de front deux chevaux ou mulets.

La charrue (araire) avait le double de force constructive que la charrue ordinaire à un cheval. Elle était tractée par un timon, en bois dur, dont l'extrémité venait se fixer dans un anneau de fer, placé à la partie supérieure de la branche inférieure de la jougatte, où il était retenu par une clavette.

Les jougattes s'adaptaient sur les coulasses par 4 longues clavettes, une de chaque côté de l'encolure des animaux.

J'ai toujours entendu désigner « les jougattes » (même un seul attelage) au pluriel.

Prière d'adresser la correspondance et les documents à
GROUPE AUDOIS D'ETUDES FOLKLORIQUES
70, Rue Trivalle
Carcassonne (Aude).

Prière d'adresser les demandes d'adhésion et les cotisations
(20 fr.) à :

M. Charles PRINCE, Trésorier,
1, Rue Parerie, Narbonne (Aude).
Chèques postaux n° 20.868 — Montpellier



2

Narbonnaise Paysanne



- | | |
|-------------------------------|------------------------------|
| I. - Le bandeau | IV. - Bourgeoise narbonnaise |
| II. - Le coiffon | V. - Bourgeoise narbonnaise |
| III. - La coiffe bourgeoise | VI. - Bourgeoise narbonnaise |
| VII. - Bourgeoise villageoise | |



- | | | | |
|----------------------------|-----------------|-------------------------------------|----------------------------|
| VIII. - La coiffe de deuil | XII. - Croix | } reliés
par
l'escla-
vage | XVI. - Pendentif |
| IX. - Coiffe paysanne | XIII. - Cœur | | XVII. - Boucles d'oreilles |
| X. - Coiffe paysanne | XIV. - Coulants | | XVIII. - Boucle de châte |
| XI. - Broche | XV. - Montre | | XIX. - Boucle d'oreille |



D'après les
dessins originaux
de Paul Sibra

Narbonnaise
Bourgeoise

Quelques Notes sur le costume traditionnel féminin au pays Narbonnais

Répondant aux questions de Madame Thiébaud, directrice du Musée Folklorique de Carcassonne, je vais essayer de décrire, avec le plus de précision qu'il me sera possible, le seyant costume Narbonnais, tel que le portait, à Ouveillan, mon arrière grand-mère, qui lui demeura fidèle jusqu'à sa mort, survenue en 1917. à l'âge de 86 ans. Je m'appliquerai à établir la différence existant entre les vêtements et les bijoux de la bourgeoise et ceux de la paysanne, d'après les enseignements que j'ai reçus de cette aïeule.

Les dessous étaient fort peu compliqués : une chemise de toile, dont le large décolleté, muni d'une coulisse, était bordé d'organdi, tulle ou dentelle. Sa toilette terminée, la Narbonnaise avait soin de tirer ce petit volant léger de sa chemise (1), et de le rabattre gracieusement sur son *Bestit* et les plis de son fichu. Sur cette chemise caractéristique, se portait une « Matelote » sorte de combinaison boutonnée devant, dont la jupe était large, mais le corsage très ajusté et souvent baleiné. La Matelote était de grosse toile l'été, l'hiver d'un drap solide et chaud.

La robe qu'on appelait *Bestit*, se composait d'un corsage pincé, boutonné devant, dont les manches longues et collantes, le distinguait du *Bestit* Biterrois qui avait les manches larges. La jupe très froncée derrière et sur les côtés, s'aplatissait devant en un grand pli plat. Une ceinture étroite la maintenait cousue au corsage. Le *Bestit* était : en hiver de gros drap, en été de cretonne ou d'organdi rayés ou fleuris. Les jours de fête les Narbonnaises étaient généralement vêtues de soie.

Le fichu laissait quelque place à la fantaisie. Pour les cérémonies il se composait d'un triangle à longues pointes que les bourgeoises laissaient tomber sur la jupe du *Bestit*. Les paysan-

(1) « Lou Coulet ». Ces mêmes volants bordant les manches s'appelaient « Las Margots ».

nes retournaient gracieusement les deux pointes de devant dans l'attache de leur tablier. Car le costume paysan comportait toujours le tablier, tandis que celui de la bourgeoise n'en avait pas. Les fichus triangulaires étaient l'hiver de velours ciselé, frappé, avec de longues franges de chenille. L'été ils étaient en dentelle, en tulle, en mousseline brodée au tambour; parfois la pointe était de même tissu que le *Bestit* et bordée de dentelle. Outre les longues pointes très habillées, on portait aussi le petit carré plié en pointe, cachemires aux dessins exotiques foulards à grands ramages, fraîches cretonnes fleuries, dont les multiples variétés permettaient à nos aïeules d'échapper à l'uniformité. Carré ou triangulaire le fichu se portait toujours, avec ses trois plis rituels entourant l'encolure, retenus au *Bestit* au moyen de grosses épingles à tête de couleur ou dorée.

Le tablier, apanage des paysannes, permettait aussi mille fantaisies. Il se portait tantôt assorti au fichu, carré de cretonne ou de soie multicolore, ou bien de même tissu que le *Bestit*, orné parfois d'une belle dentelle. Le tablier des grands jours avait pour attaches de longs rubans croisés derrière, revenant se rejoindre en un beau nœud devant.

La reine incontestée de ce costume chatoyant c'est la coiffe appelée « Coffo lizo ». Elle fut ainsi nommée, pour la différencier du vilain bonnet à tuyaux « Las Titus », qui peu à peu l'a détronée au siècle dernier, tout comme elle, au siècle précédent, avait peu à peu pris la place de l'antique coiffure commune aux femmes du pays d'Oc « Lou bel ». La Coffo lizo se composait d'un large fond, plus ou moins brodé, selon le rang social de sa propriétaire et les occasions auxquelles il était destiné, et d'une passe de tulle, terminée par une large dentelle à bord droit, Valenciennes ou Maline. Cette passe, ornée de plis amidonnés, d'une finesse rare, différait selon la caste. Alors que celle de la bourgeoise, plus longue, ne laissait en son milieu qu'un espace de trois centimètres sans plisser, celle de la paysanne, plus courte, ne comportait qu'un groupe de plis de chaque côté. Cette coiffe plus modeste, s'appelait « Coffo à ped » (coiffe à pied). Néanmoins il serait puéril de penser que ces dames de la bourgeoisie, arboraient toujours la longue coiffe attribut de leur rang. Le plus souvent, elles n'en possédaient qu'une, celle de leur mariage, qu'elles mettaient pour les cérémonies. Journallement elles se contentaient, de la courte « Coffo à ped » aux dentelles parfois aussi belles, que celles de sa noble sœur la « Coffo lizo ».

Dans la coiffe de deuil, le fond de mousseline, dépourvu de broderies était strictement uni pour le grand deuil, où s'ornait seulement de plis plats, pour un deuil moins sévère. La passe en nansouk spécial, ne comportait pas de dentelle.

Sur les cheveux, partagés par une raie médiane et finement ondulés à « l'aïgo ensucrado » (l'eau sucrée dont les Agathoises modernes ont encore le secret), on posait un bandeau long et étroit, en mousseline brodée et bordée de fine dentelle, pourvu aux deux extrémités de rubans de fil ou de soie. Les femmes du peuple nouaient ces rubans sous le menton et celles des notables, sur la nuque, derrière le chignon. De la solidité du bandeau, dépendait celle de la coiffe qui venait s'épingler sur lui. La coiffe s'accompagnait parfois, surtout l'hiver, d'un foulard plié en pointe, et qu'on nouait sous le menton. Foulard de soie ou de cachemire, noir pour les veuves et les femmes âgées, de couleur pour les jeunes. La souveraineté de la coiffe Narbonnaise, dépassait, dans notre région, les limites de la terre d'Aude; certains villages de l'Hérault l'avaient adoptée. Une bisaïeule paternelle, une trisaïeule maternelle originaires de Quarante portaient le costume Narbonnais. L'une d'elles « Mariétou » durant ses fiançailles, accueillait mon arrière grand-père qui voulait l'embrasser, en disant : « Nani, me pasiriets la coffo » (non, vous me faneriez la coiffe). Cette jolie réponse, prouve à quel point, nos aïeules étaient sages, et quel prix elles attachaient à l'arrangement impeccable de leur coiffure. Mon grand-père, ne se laissa pas décourager par cette rigueur qui devint proverbiale, car, un contrat reçu par Maître Laforgue notaire royal à la résidence de Quarante le 14 Novembre 1847, nous apprend que le mariage eut lieu et que Mariétou reçut entre autre chose « son trousseau en son cabinet, ses chaînes en or et son cœur ». Et ceci nous amène tout naturellement au chapitre des bijoux de la Narbonnaise.

Les longues boucles d'oreilles d'or, les broches incrustées de pierres ou reproduisant une fine miniature d'émail, n'offraient rien de particulier, ces bijoux devaient être communs à tous les pays. Plus curieux, était le serre fichu, sorte de grande boucle rectangulaire, qui emprisonnait les longs pans du fichu de soie. L'esclavage, ensemble des chaînes d'or, était selon la hiérarchie de trois ou cinq rangs. Tous ces rangs se réunissaient dans un cœur d'or et étaient retenus par des coulants sculptés, différents pour chaque esclavage. Les Narbonnaises fortunées possédaient, de belles montres à double boîtier ornés de vierges cise-

lées, d'autres plus modestes portaient la « Casoletto » sorte de montre plate à double boîtier, vide de rouages et de cadran. L'esclavage n'était pas le propre du costume Narbonnais; j'ai pu constater, à l'occasion de cours d'Amour félibréennes que certaines biterroises et Agathoises en portaient aussi. La pièce unique, rare et particulière à la Narbonnaise, est sans contredit la croix d'or, dont la taille différait selon la condition de sa propriétaire. Le bras supérieur de cette croix est cléché pour laisser passer l'anneau, les trois autres bras sont trois fois bourdonnés dans leurs extrémités. Au-dessus de la tête du Christ se trouve un écriteau portant les initiales « INRI ».

Le costume Narbonnais n'avait pas de manteau, l'hiver de grands châles en tenaient lieu.

J'ai omis à dessein, de parler de la chaussure, car je n'ai recueilli rien de précis à ce sujet. Il est permis de supposer que les bas devaient être généralement blancs. Nombreuses sont les vieilles maisons, où, comme dans la mienne, à Ouveillan, on a trouvé de pleins cartons de bas blancs, tricotés à la main. Je suppose aussi, que les souliers devaient être en tissu, velours, feutre ou satin. J'ai souvenir que mon arrière grand-mère Scolastique Mercié-Barlabé et son amie Démétrie Cabanes, les deux dernières fidèles au costume ancestral, n'étaient jamais chaussées autrement. Néanmoins dans un souci constant de vérité, je n'oserai sur ce point, rien affirmer.

Le Moulin de Saint Nazaire d'Aude, 16 Mai 1938.

ANNE-MARIE PONROUCH PETIT.

NOTE. — *Pour les travaux des champs, la coiffe de mousseline était remplacée par un vaste coiffon de couleur qu'on appelait « La Toupino » sur lequel on plaçait un bandeau en piqué blanc et « Lou Moucadou » plié en pointe. En cas de pluie, les paysannes possédaient « Lou Capuchou », grande pèlerine en forme dont une extrémité était munie d'un capuchon. Pour les soirées, les jeunes filles affectionnaient la robe d'organdi blanc et supprimaient souvent fichu et tablier, les remplaçant par un large ruban de couleur en guise de ceinture. Le ruban de la coiffe était alors assorti et les nœuds se prolongeaient en longues coques dans le dos.*

Renseignements recueillis à Narbonne, de la bouche de
M^{me} Vve Paul, 88 ans. A. M. P.

Questionnaire sur la Géographie folklorique des Pays de l'Aude ⁽¹⁾

Dénominations.

1. — A) Citez les noms français et languedociens des divisions territoriales (pays, plaines, montagnes, plateaux, vallées, circonscriptions administratives, etc.) que vous connaissez, en donnant les noms actuels et, si possible, les noms anciens.

Ex. : **Corbières** (Courbiéros); **Lauraguais** (Lauragués); **Malepère** (Malopero); **Val de Daigne** (Bal de Danho), etc.

2. — B) Enumérez les noms de communes de l'Aude qui vous sont familiers, sous leur forme vulgaire languedocienne (notez exactement la prononciation telle qu'elle est en usage dans le pays).

Ex. : **Alzouno** (Alzonne); **Pètsuirà** (Pexiora); **Sijà** (Sigean); **Le Bilà** (Villasavary); **La Moto** (Villesisclé), etc.

3. — C) Indiquez les noms de lieux, de famille, d'objets, de vents, etc., en usage dans votre pays, dans lesquels entre un nom géographique ou l'un de ses dérivés.

Ex. : **Roquefort-des-Corbières** (Rocofort de las Corbiéros); **Sabarthés**, **Cathala**, **Cramaussel** (noms de famille); **Basquesa** (berret en Donezan); **Carrièro lauragueso** (chemin lauraguais); **Cami francés** (chemin français); **Fouishenc** (vent de Foix), etc.

4. — D) Donnez les noms ou adjectifs ethniques désignant les habitants des pays ou localités de l'Aude que vous connaissez.

Ex. : **Aunadoi** (Aunat); **Ciudadèl** (Cité de Carcassonne); **Gabach** (Haut pays); **Lesinhanenc** (Lézignan); **Narbounés** (Narbonne et Narbonnais); **Païbasol** (Pays-Bas); **Quergutà** (Guérigut); **Rais-hagol** (Raissac); **Roucati** (La Roque de Fa); **Sijanot** (Sigean); **Bilopintaire** (Vilpinte), etc.

Délimitations.

5. — A) Indiquez les limites des divers pays en donnant tous les détails qui vous paraîtront utiles.

(1) Nous empruntons la substance de ce questionnaire à l'« Arxiu d'Etnografia i Folklore de Catalunya ». Questionari num. 15.

6. — B) Citez les noms de lieux ayant un rapport quelconque avec les anciennes limites.

Ex. : **Bélesta-de-la-Frontière**, **La Tour-de-France**, etc.

Caractéristiques des Pays.

7. — A) Décrivez les caractéristiques **naturelles** des divers pays (disposition physique, climat, végétation, etc.).

8. — B) Etudiez les caractéristiques **économiques** (richesse ou pauvreté, industries locales, agriculture, produits typiques, variations de ces caractéristiques et leurs causes).

9. — C) Donnez les caractéristiques **ethnographiques** (maisons, fermes, travaux typiques, outillage, ameublement, costume, fêtes, coutumes, danses, etc.).

10. — D) Indiquez les caractéristiques **morales** des habitants de chaque pays (qualités ou défauts, réels ou supposés, surnoms qu'on leur applique, etc.).

Ex. : **Matalassos** ou **caps de coutou** (Montréal), **manjo-mèels** (Alzonne); **Daudèls** (Bram); **Chots** (Villesisclè); **Moussus** (Fanjeaux); **Cap de porcs** (Le Mas Stes-Puelles), etc.

11. — E) Enumérez les caractéristiques **linguistiques** du parler du pays (mots, idiotismes, prononciation). Soulignez les particularités qui attirent l'attention de l'étranger. Mentionnez les plaisanteries et les imitations populaires de la façon de parler des régions voisines.

Les divisions territoriales dans l'esprit populaire.

12. — A) Les habitants du pays envisagé ont-ils conscience d'appartenir à une unité territoriale déterminée ? En sont-ils flattés ou vexés ?

12. — B) Y a-t-il des sympathies ou des antipathies entre les divers pays ou localités ?

Littérature du folklore géographique.

14. — Donnez les proverbes, dictons, chansons, légendes et traditions se rapportant aux diverses sections du questionnaire qui précède. Notez-les exactement dans la langue du pays.

Ex. : **Al Razés, s'i deves, pàgo-les; se te devoun, i deman-des pas res.** — **Pèg-Lunà, prèp das bosques, lènc dal pa.** — **Malopero, malobero.** — **Aro me vesèu, aro nou me veseu** (Moquerie à l'adresse des catalans), **Ara me vesèts, ara no me vesèts** (Moquerie correspondante à l'adresse des languedociens).

Folklore Préhistorique de l'Aude

(suite)

LE PIED DU DIABLE A ARAGON

Le petit village d'Aragon (Canton d'Alzonne, arrondissement de Carcassonne) a pour patron saint-Loup; on y montre l'empreinte du pied fourchu de Satan qui, étant venu tenter le saint, frappa violemment la pierre en voyant ses efforts impuissants, (G. JOURDANNE, Contribution au Folklore de l'Aude).

LE PIED DE SAINT-PAUL SERGE

Sur les bords de l'étang de Bages

Entre Peyriac et Estarac, arrondissement et canton de Narbonne, on montre un rocher portant la trace des deux pieds et du bâton de Saint-Paul Serge qui y aborda pour évangéliser la contrée. C'est sur le même étang que, pour montrer le signe providentiel de sa mission, il fit une pêche miraculeuse dans une embarcation de pierre qu'il avait creusée avec son couteau. (G. JOURDANNE, Contribution au Folklore de l'Aude).

LES PIERRES DE NAUROUSE

(Commune de Montferrand)

Ces pierres se trouvent sur le point de partage des eaux entre l'Océan et la Méditerranée, à proximité du Canal du Midi et servent de piédestal à l'obélisque élevé à la mémoire de Riquet, constructeur de ce canal. Elles se composent de trois blocs de poudingüe tertiaire, que de profondes fissures divisent en sept compartiments.

Plusieurs auteurs (Noulet, Sébillot, Jourdanne, etc...) ont parlé de ces pierres et des légendes qui s'y rattachent.

Au XII^e siècle, les troubadours les ont mentionnées sous le nom de « Pierres d'Alzonne », terme qui désigne encore une terre voisine; à cette époque, on croyait déjà que lorsque ces pierres se toucheraient, les femmes auraient des mœurs dépravées.

D'après une version du XVII^e siècle, une femme nommée Naurouse passa là avec sept petites pierres dans son tablier et les jeta séparément dans la campagne aussi loin que sa force le lui permit; elle dit en même temps que ces cailloux grossiraient et arriveraient à se joindre quand les femmes auraient perdu toute pudeur.

Une variante attribue le jet des pierres à un homme, nommé Naurouse, qui allait bâtir Toulouse; ayant appris que Toulouse était bâtie, il dénoua son mouchoir et jeta les pierres en disant

qu'elles grandiraient et que ce serait la fin du monde quand elles se toucheraient.

Plusieurs dictons languedociens font allusion à ces croyances.

PIERRE LEVEE PLACEE SUR UN SOCLE

A Villemagne, Arrondissement et Canton de Castelnaudary

A 200 mètres au sud du village, se trouve, au milieu d'un carrefour de trois chemins, une pierre arrondie creusée d'un trou carré au milieu ayant l'aspect d'un socle de croix; une croix aurait été là autrefois d'après la tradition.

Cette pierre est l'objet d'une pratique bizarre que personne ne sait expliquer; à la place de la croix, on met une pierre allongée de 30 à 40 cm de long, placée dans la position verticale et calée par deux pierres plus petites. La pierre verticale est quelquefois enlevée, mais il se trouve toujours quelqu'un pour la remettre en place ou pour la remplacer par une autre pierre analogue.

LES ROCHERS DES ŒUFS A VILLEMAGNE

Le point culminant de la Commune de Villemagne est un sommet appelé « Terme des Potences »; situé à 4 km du village. Sur le haut de cette montagne, émergent des blocs de quartz appelés « Rocs das ous » (Rochers des œufs); ces rochers sont trop bas pour que des oiseaux puissent y nicher. Leur nom, qui évoque une idée d'offrande, n'est peut-être pas sans rapport avec le fait que, lors de la quête des œufs faite le lundi de Pâques, le curé et les enfants de chœur mangeaient autrefois une omelette de cent œufs dans la métairie la plus rapprochée.

D'après la tradition, les sorcières (brietsos) dansaient pendant la nuit au sommet du Terme des Potences.

(Roches à légendes du Languedoc par J. VÉZIAN).

Sur le Serpent

A propos de l'article paru sous la signature de M. René Nelli : « Folklore du Serpent », M. Gibert nous communique la note suivante :

A Missègre et Villardebelle, quand un paysan aperçoit un reptile (couleuvre ou vipère) il lui arrive de murmurer la prière suivante :

« Santo Crotz, le tres de mai
que la coulobro botge pas mai ».

(Sainte Croix, le trois de Mai
que la couleuvre ne bouge plus).

Le reptile s'immobilise aussitôt et notre homme a ainsi le temps de s'armer d'un bâton ou d'un caillou pour le tuer.

